

□ Temps de lecture : 8 min.

*Giuseppe Buzzetti, un jeune maçon fasciné par Don Bosco, fut l'un des premiers et des plus fidèles collaborateurs de l'Oratoire. Un grave accident l'empêcha de devenir prêtre, mais il consacra toute sa vie au service des jeunes et de l'œuvre salésienne, accomplissant des tâches humbles et décisives : administration, catéchisme, assistance, organisation des loteries et entretien quotidien de la maison. Considérant l'Oratoire comme sa famille, il traversa une crise lorsque la Congrégation se structura et craignit d'être mis à l'écart. La charité de Don Bosco le retint définitivement. De cette expérience naquit la figure du « coadjuteur » salésien. En 1877, Buzzetti entra officiellement dans la Société Salésienne, demeurant jusqu'à sa mort un exemple de dévouement silencieux et total.*

*Parce qu'il n'a jamais abandonné personne.*

### **« Que fais-tu à l'Oratoire ? »**

Né à Caronno Ghiringhello (Milan-Italie) le 7 février 1832 ; profès en 1877 ; mort à Lanzo le 13 juillet 1892.

Giuseppe Buzzetti était l'un des nombreux jeunes qui affluaient à Turin pour servir de manœuvres aux maçons dans l'attente d'une meilleure fortune. Il eut la chance de rencontrer rapidement Don Bosco, par qui il fut si fasciné qu'il participait assidûment à ses rassemblements festifs durant la période de l'Oratoire itinérant. Il continua ainsi jusqu'en 1847, date à laquelle, invité par le Saint, il entreprit avec trois compagnons des études pour devenir prêtre ; mais la Providence en disposa autrement.

La Congrégation était née. Don Bosco en éprouva une grande joie. Mais je crois qu'en ce jour, une ride de mélancolie resta au fond de son âme : parmi les dix-sept qui avaient accepté ne se trouvait pas son très cher Giuseppe Buzzetti.

En manipulant un pistolet (pour défendre les objets exposés lors de la première loterie), il avait subi un grave accident : on avait dû lui amputer l'index de la main gauche. À cette époque, cela était considéré comme un empêchement sérieux pour devenir prêtre. L'accident, « uni à l'humilité », observe Don Lemoyne, avait persuadé Buzzetti de renoncer à l'habit ecclésiastique.

Mais il consacrait chaque heure de sa journée à « son » Don Bosco et à l'oratoire. Il s'occupait de l'entretien de la maison — énumère Don Lemoyne —, assistait au réfectoire, mettait les tables, s'occupait du nettoyage, faisait le catéchisme, tenait l'administration et assurait l'expédition des Lectures Catholiques. Il dirigea également l'école de chant jusqu'en 1860, date à laquelle il la céda à Giovanni Cagliero. « Avec son esprit perspicace et son activité prompte, il était l'âme de toutes les loteries, il cherchait du travail pour les ateliers, commandait le pain et s'occupait des achats. »

Il sentait l'oratoire comme la chair de sa chair. Lorsque le bâtiment presque achevé s'était effondré, il avait examiné méticuleusement les factures. Il avait trouvé des commandes de matériaux de mauvaise qualité et avait invectivé l'entrepreneur avec des mots durs. Don Bosco lui-même avait dû le calmer :

— Nous devons être patients. Tu verras que le Seigneur nous aidera.

— Oui, oui, il nous aidera ! Mais en attendant, vous veillez, vous travaillez jour et nuit pour avoir quelques centaines de lires, et ceux-là vous en volent des milliers en un instant. Il faudrait leur donner une bonne leçon.

— Laissons faire. S'ils la méritent, c'est le Seigneur qui la leur donnera.

Buzzetti (poursuit Lemoyne, à qui nous avons emprunté le dialogue) montait la garde auprès de Don Bosco, l'accompagnant lorsqu'on craignait un danger, allait à sa rencontre le soir. Sa silhouette vigoureuse, sa barbe rousse très fournie, ôtèrent à plusieurs individus malintentionnés l'envie de s'en prendre au prêtre du Valdocco.

Ses frères maçons (Carlo était devenu un excellent chef de chantier) lui dirent à plusieurs reprises : « Si tu ne veux pas te faire prêtre, que fais-tu à l'oratoire ? Si Don Bosco venait à mourir, sans aucun métier en main, comment t'en sortirais-tu ? »

Et lui : « Don Bosco m'a garanti que même après sa mort, il y aura toujours un

morceau de pain pour moi. Ça me va comme ça. »

Et pourtant, ce jeune homme (en 1859, il avait 27 ans) qui aurait donné sa vie pour Don Bosco, ne se sentait pas de prononcer ses vœux, de devenir salésien.

Le premier « laïc » admis dans la Société Salésienne fut Giuseppe Rossi. Le « chapitre de la Société Salésienne » se réunit pour décider de son admission le 2 février 1860. Avec Rossi, le mot « coadjuteur » fit son apparition dans le vocabulaire de la Congrégation, avec le sens de « salésien laïc ».

### **La crise de Giuseppe Buzzetti**

Le 14 mai 1862 marqua une nouvelle étape dans la consolidation de la Société Salésienne. Réunis dans l'habituelle petite chambre de Don Bosco, les « confrères », répondant à l'invitation de Don Bosco, « promirent à Dieu d'observer les Règles en faisant vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour trois ans ». Ils étaient vingt-deux, sans compter le fondateur.

Don Bosco, à la fin, dit ceci : « Pendant que vous me faisiez ces vœux, je les faisais aussi à ce Crucifix pour toute ma vie, m'offrant en sacrifice au Seigneur. »

Dans le groupe des vingt-deux se trouvaient deux autres laïcs, très différents l'un de l'autre. Le premier, Giuseppe Gaia, serait pendant de nombreuses années cuisinier à l'oratoire. Le second, Federico Oreglia di S. Stefano, appartenait à l'aristocratie turinoise. Don Bosco l'avait conquis lors d'une retraite spirituelle, lui faisant clore une période de « vie aventureuse et galante ». Pendant neuf ans, il rendra de nombreux services à l'oratoire, puis il entrera chez les Jésuites.

Une tentation facile, dans les années qui suivirent et qui virent d'autres laïcs adhérer à la Congrégation, était de considérer les non-prêtres et les clercs comme des « serviteurs » de la maison, ou du moins comme une « catégorie de second ordre ».

C'est probablement dans ce contexte que naquit la « crise » de Giuseppe Buzzetti. Elle est racontée dans le cinquième volume des Mémoires Biographiques, que nous résumons ici.

Il pressentait que l'ancienne vie de famille patriarcale serait modifiée par les

règlements ; il voyait peu à peu la direction de la maison, les tâches qui lui étaient autrefois confiées, passer aux mains des clercs. La mélancolie et le découragement le décidèrent à partir. Il se trouva un emploi à Turin et alla prendre congé de Don Bosco. Avec sa franchise habituelle, il lui dit qu'il devenait désormais la dernière roue du char, qu'il devait obéir à ceux qu'il avait vus arriver enfants, à qui il avait appris à se moucher. Il manifesta sa grande tristesse de devoir quitter cette maison qu'il avait vu naître depuis l'époque du hangar.

Don Bosco ne lui dit pas : « Tu me laisses seul. Comment ferai-je sans toi ? » Il ne s'est pas apitoyé sur son sort. Il pensa à lui, à son ami le plus cher : « As-tu déjà trouvé un poste ? Te donneront-ils un bon salaire ? Tu n'as pas d'argent, et tu en auras certainement besoin pour les premières dépenses. » Il ouvrit les tiroirs de son bureau : « Tu connais ces tiroirs mieux que moi. Prends tout ce dont tu as besoin, et si ça ne suffit pas, dis-moi ce qu'il te faut et je te le procurerai. Je ne veux pas, Giuseppe, que tu aies à subir quelque privation à cause de moi. » Puis il le regarda avec cet amour que lui seul avait pour ses jeunes : « Nous nous sommes toujours aimés. Et j'espère que tu ne m'oublieras jamais. »

Alors Buzzetti éclata en sanglots. Il pleura longuement, et dit : « Non, je ne veux pas quitter Don Bosco. Je resterai toujours avec vous. »

### **Le « coadjuteur » que Don Bosco portait dans son cœur**

Ce fut peut-être cet événement qui stimula Don Bosco à mieux définir la figure du salésien laïc, du « coadjuteur » dans la Congrégation Salésienne.

31 mars 1876. Dans un « mot du soir » réservé aux apprentis, il indiqua en quoi consistait la vocation du salésien laïc : « Notez qu'il n'y a aucune distinction entre les membres de la Congrégation ; ils sont tous traités de la même manière, artisans, clercs et prêtres ; nous nous considérons tous comme des frères. »

En 1877, Giuseppe Buzzetti se décida à demander son admission dans la Société Salésienne. Don Bosco lui-même voulut présenter sa demande au « Chapitre Supérieur », constitué presque entièrement de ces jeunes garçons à qui Giuseppe « avait appris à se moucher ». Il fut accepté à l'unanimité, et je crois que ce fut l'une des journées les plus intimement belles pour Don Bosco.

De nombreux autres « coadjuteurs » faisaient désormais partie de la Société Salésienne avec des tâches très variées : Pelazza et Gambino étaient chefs d'ateliers ; Marcello Rossi était portier ; Nasi infirmier ; Giuseppe Rossi administrateur ; Enria factotum ; Falco et Ruffato cuisiniers. Mais tous « aidèrent le prêtre » avec des responsabilités apostoliques : ils enseignaient le catéchisme, étaient assistants et éducateurs.

La « tentation », dont nous parlions plus haut, revint dans les dernières années de la vie de Don Bosco. Lors du troisième « Chapitre Général » de la Congrégation, tenu en 1883, quelqu'un dit : « Il faut maintenir les coadjuteurs à un rang inférieur, former pour eux une catégorie distincte. » Don Bosco réagit avec vivacité : « Non, non, non. Les confrères coadjuteurs sont comme tous les autres. » Et s'adressant la même année aux Salésiens laïcs, il affirmait avec force : « Vous ne devez pas être ceux qui travaillent directement ou peinent, mais bien ceux qui dirigent. Vous devez être comme des maîtres pour les autres ouvriers, non comme des serviteurs... Telle est l'idée du coadjuteur salésien. J'ai tant besoin d'avoir beaucoup de personnes qui viennent m'aider de cette manière ! Je suis donc content que vous ayez des vêtements convenables et propres ; que vous ayez des lits et des chambres convenables, car vous ne devez pas être des serviteurs mais des maîtres, non des subalternes mais des supérieurs. »

Pietro Braidò, spécialiste de la question, affirme : « La figure du coadjuteur (dans l'esprit de Don Bosco) n'est pas apparue d'un coup comme une création entièrement nouvelle et originale, mais a émergé progressivement, avec des oscillations et des incertitudes. »

Nous osons affirmer que peut-être la « figure idéale » du coadjuteur que Don Bosco porta dans son cœur pendant tant d'années fut celle de Giuseppe Buzzetti : très fidèle, humble, toujours présent dans les moments difficiles et délicats, qui sentait l'oratoire comme sa famille, chair vive de sa vie, qui se sentait réalisé parce que « sa famille » se réalisait, qui ne comprenait pas grand-chose aux questions juridiques mais qui à tout prix « voulait rester avec Don Bosco ».

Et pourtant, cet homme, qui aurait donné sa vie pour Don Bosco et qui aimait son œuvre d'un amour intense, ne s'estimait pas digne d'être salésien.

Finalement, en 1877, il se décida à faire la demande d'être inscrit dans la Société, à laquelle il appartenait déjà en esprit, sinon de nom. Don Bosco lui-même voulut proposer sa demande au Conseil Supérieur, qui accueillit à l'unanimité le plus

ancien des membres vivants de l'oratoire.

En vérité, il n'eut rien à changer à sa manière de vivre. Depuis près de quarante ans, l'Oratoire était tout son monde, la vie de l'oratoire toute sa vie et la Congrégation Salésienne son idéal ici-bas. Après la mort de Don Bosco, il vécut encore trois ans et demi ; mais on aurait dit que sa mission sur cette terre était terminée. Ses problèmes de santé s'étant considérablement aggravés, il accepta avec plaisir d'aller à Lanzo. Il y passait ses journées en prière.

Une tranquillité parfaite régnait dans son esprit, un calme inaltérable l'accompagna sur son lit de douleur jusqu'au dernier jour.